

# Les enclaves dorées

NAOMI NOVIK



*Leçon n°3*

Pygmalion 



Les enclaves dorées

## DE LA MÊME AUTRICE

### **Scholomance**

*Leçon n° 1, Éducation meurtrière*, Pygmalion, 2022 ; J'ai lu, 2023

*Leçon n° 2, Promotion funeste*, Pygmalion, 2023 ; J'ai lu, 2024

*Déracinée*, Pygmalion, 2017 ; J'ai lu, 2018

*La Fileuse d'argent*, Pygmalion, 2020 ; J'ai lu, 2021

### **Téméraire**

*Tome 1 : Les Dragons de Sa Majesté*, Le Pré aux clercs, 2007 ;  
Pocket, 2009

*Tome 2 : Le Trône de jade*, Le Pré aux clercs, 2007 ; Pocket, 2010

*Tome 3 : Par les chemins de la soie*, Le Pré aux clercs, 2008 ;  
Pocket, 2010

*Tome 4 : L'Empire d'ivoire*, Le Pré aux clercs, 2008 ; Pocket, 2011

*Tome 5 : La Victoire des aigles*, Le Pré aux clercs, 2010 ; Pocket, 2012

*Tome 6 : Langues de serpents*, Le Pré aux clercs, 2011 ; Pocket, 2013

*Tome 7 : Le Trésor des Incas*, Le Pré aux clercs, 2012 ; Pocket, 2013

*Tome 8 : Le Sang des tyrans*, Le Pré aux clercs, 2013 ; Pocket, 2014

*Tome 9 : La Ligue des dragons*, Fleuve, 2018 ; Pocket, 2019

Naomi Novik

Les Enclaves dorées  
Scholomance : Leçon n° 3

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Benjamin Kuntzer*

Pygmalion 

Titre original : *THE GOLDEN ENCLAVES*  
*Lesson Three of The Scholomance*  
Éditeur original : Del Rey, une marque de Random House,  
division du groupe Penguin Random House LLC

Pour plus d'informations sur nos parutions,  
suivez-nous sur Instagram.  
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

naominovik.com  
TheScholomance.com  
Facebook.com/naominovik  
Twitter : @naominovik  
Instagram : @naominovik

Publié avec l'accord de Del Rey, une marque de Random House,  
division du groupe Penguin Random House LLC.  
© 2022 by Temeraire LLC  
© 2023, Pygmalion, pour la traduction française  
ISBN : 978-2-0802-4269-3

## CHAPITRE 1

### La yourte

La dernière chose que cet enfoiré d'Orion m'ait dite, c'est *El, je t'aime tellement.*

Puis il m'a poussée en arrière au travers des portes de la Scholomance, et j'ai atterri à plat dos au paradis, dans la clairière d'herbe tendre du pays de Galles que je n'avais plus vue depuis quatre ans. Le sol est pommelé de rayons de soleil filtrés par les frênes verdoyants, et *maman*, maman est juste là à m'attendre. Ses bras sont remplis de fleurs : des coquelicots pour le repos ; des anémones pour le triomphe ; des fougères pour l'oubli ; des belles-de-jour pour le renouveau. Un bouquet de bienvenue destiné à la victime d'un traumatisme, censé effacer l'horreur de mon esprit et faciliter la guérison et le repos. Alors qu'elle me tend la main pour m'aider, je me redresse en hurlant « *Orion !* » et éparille le bouquet devant moi.

Il y a quelques mois – ou siècles –, alors qu'on était encore en pleins préparatifs pour la course d'obstacles, une enclavée milanaise m'a offert un sort de translocation en latin, l'un des rares qu'on puisse se jeter à soi-même sans se retrouver éclaté en morceaux. L'idée était de me permettre de bondir d'un endroit à l'autre de la salle de remise des diplômes pour mieux sauver les élèves – les enclavés milanais, par exemple –, raison pour laquelle elle m'en a fait cadeau alors qu'il doit bien coûter cinq ans de mana. En théorie, on ne

peut pas s'en servir pour des trajets longue distance, mais le temps et l'espace sont plus ou moins la même chose, et je me trouvais à la Scholomance il y a encore dix secondes. Je visualise parfaitement les lieux, aussi précisément que sur un dessin d'architecte, sans oublier la masse atroce que représente Patience ni la horde atroce de maléficiars bouillonnant dans notre direction. Je me situe juste devant les portes, à l'endroit où je me trouvais quand Orion m'a donné cette ultime poussée.

Cependant, le sort refuse d'être jeté, m'informant de sa résistance à la manière de panneaux signalétiques : voie sans issue, route submergée. Je persiste malgré tout, y déversant du mana, mais le pouvoir me rebondit au visage et me fait retomber en arrière comme si je m'étais précipitée dans un mur en béton. Alors je me relève et réessaie, pour me retrouver une nouvelle fois aplatie au sol.

Je vois trente-six chandelles. Je me remets debout tant bien que mal. Maman m'aide à me stabiliser tout en me retenant ; elle me parle, essaie de me calmer, mais je lui rétorque : « *Patience fonçait droit sur lui !* » Ses mains deviennent toutes molles et glissent le long de mes bras quand des souvenirs ignobles l'assaillent.

Cela fait déjà deux minutes que j'ai été expulsée là ; deux minutes équivalaient à une éternité dans la salle des diplômes, avant même que tous les monstres du monde se réunissent à l'intérieur de celle-ci. Toutefois, cette interruption ne m'empêche pas de me heurter encore aux portes à maintes reprises. Après un instant de réflexion, je tente plutôt de me servir d'une autre formule pour récupérer Orion.

La plupart des gens ne peuvent rien commander de plus gros ni de plus déterminé qu'un chouchou pour les cheveux. Néanmoins, les nombreux sorts de convocation que j'ai amassés bien malgré moi au fil des années visent tous à faire venir à moi une ou plusieurs victimes impuissantes et hurlantes, sans doute pour les plonger dans la fosse sacrificielle que j'ai, de façon tout à fait incompréhensible, négligé de



créer. J'en possède une dizaine, dont l'un permet d'apercevoir quelqu'un par une surface réfléchissante et de la lui faire traverser.

Il s'avère particulièrement efficace quand on dispose d'un gigantesque miroir de la fatalité maudit. Malheureusement, j'ai laissé le mien suspendu au mur de ma chambre, au dortoir. Ça ne m'empêche pas de courir autour de la clairière jusqu'à ce que je découvre une petite flaque entre deux racines d'arbre. Habituellement, ça n'aurait pas suffi, mais j'ai accumulé une quantité infinie de mana, la voie de ravitaillement ouverte pour la remise des diplômes n'ayant pas encore été refermée. Je mets la puissance nécessaire derrière ce sort, contrais la surface boueuse à devenir aussi lisse que du verre. Je me penche alors dessus et appelle : « Orion ! *Orion Lake* ! Je te somme, dans... » Je jette un rapide coup d'œil au soleil levant et à ce ciel qui m'ont tant manqué depuis quatre ans, mais je n'éprouve qu'une intense frustration en constatant que ce n'est ni l'aube, ni midi, ni minuit, ni aucun moment utile de la journée. « ... dans la lumière cireuse du jour, de venir à moi depuis les salles enténébrées et de ne tenir compte que de ma parole. » En d'autres termes, il risque fort de se retrouver sous l'influence d'un sort d'obéissance à son arrivée ici, mais je me soucierai de cela *plus tard*, quand il sera *revenu*...

Cette fois, mon sort traverse, et l'eau se met à bouillonner jusqu'à se transformer en un nuage noir argenté, qui m'offre lentement, et avec réticence, une image spectrale de ce qui pourrait être Orion de dos, simple silhouette se découpant sur un noir de poix. J'y plonge malgré tout le bras pour l'atteindre, et pendant un instant, il me semble le tenir – j'en suis même *sûre*. Un soulagement frénétique m'envahit : j'ai réussi, je le tiens... puis je me mets à hurler, car mes doigts s'enfoncent dans la surface de la gueule-béante, qui concentre sur moi sa faim vorace.

Mon corps tout entier veut aussitôt lâcher prise. Puis les choses empirent, même si ça peut difficilement être pire, car ce n'est plus une gueule-béante, mais *deux*, qui me saisissent

de part et d'autre, Patience ne semblant pas avoir fini de digérer Force-d'Âme : un siècle entier d'élèves, un festin si copieux qu'il faudrait un temps infini pour tout manger, et pourtant Force-d'Âme continue d'essayer d'assouvir sa propre faim, alors même qu'elle se fait engloutir.

Il me semblait évident, même dans la salle des diplômes, qu'on ne pourrait pas venir à bout de cette horrible agglomération, pas même avec le mana que me prodiguaient quatre mille élèves encore en vie. La seule chose à faire avec Patience est la seule chose à faire avec la Scholomance : nous devons les précipiter dans le néant en espérant qu'elles y disparaîtront pour toujours. Apparemment, Orion n'était pas de cet avis, puisqu'il est retourné au combat alors que l'école vacillait sur le bord du monde derrière lui.

Comme s'il s'était dit que Patience allait sortir, et qu'une partie de son cerveau benêt s'était figuré qu'il était en mesure de l'en empêcher, et qu'il devait donc rester jouer les héros une fois de plus, garçon solitaire face à un raz-de-marée. Je ne vois en tout cas pas d'autre explication possible, et c'était déjà assez idiot avant qu'il *me* fasse basculer à travers les portes avant lui, alors que je suis la seule à avoir jamais survécu à une gueule-béante. Il a une nouvelle fois fait preuve d'une stupidité si indicible que je me dois de le tirer de là, je me dois de le faire venir *ici*, ne serait-ce que pour lui brailler dessus, afin de lui faire comprendre à quel point il s'est montré débile.

Je m'accroche à cette rage, qui me permet de tenir bon, en dépit de la putrescence houleuse de cette créature qui essaie de m'envelopper les doigts, d'aspirer ma peau et mes protections à la manière d'un enfant tentant de suçoter l'intérieur d'un bonbon pour en absorber la douceur, sauf que c'est *moi* qu'elle cherche à absorber, afin de dévorer chaque partie de mon corps jusqu'à ce que je sois réduite à deux yeux écarquillés et à une bouche hurlante.

Un mélange de rage et d'horreur, car c'est le sort qu'elle réserve à *Orion*. Orion, qui est resté enfermé dans cette salle avec elle. Alors je ne lâche pas. Toujours penchée sur cette

flaque transdimensionnelle, je projette la destruction par-dessus son épaule trouble et à moitié visible, jetant encore et encore mon sort de mort le plus rapide et le plus efficace, avec la sensation qu'un lac putride clapote autour de mes mains, jusqu'à ce que la nausée m'assaille à chaque inspiration, que chaque « *À la mort !* » lancé roule sur ma langue de façon un peu plus trouble, au point que mon souffle devienne la mort incarnée. Et pendant tout ce temps, je m'accroche et tente d'extraire Orion. Quitte à courir le risque d'entraîner Patience avec lui, de déverser cette abomination dévorante dans la fraîcheur verdoyante du pays de Galles, juste aux pieds de maman, dans ce lieu paisible dont j'ai rêvé à chaque instant au cours de ma scolarité à la Scholomance. Après quoi, il ne me restera plus qu'à le tuer.

Cela me semblait inimaginable il y a encore cinq minutes, tellement impossible que je m'étais moquée de cette idée, mais il s'agit à présent d'un obstacle des plus bénins, d'autant que l'autre option consiste à le laisser dévorer Orion. Je suis vraiment douée pour tuer des trucs. Je trouverai le moyen d'y parvenir. Je sens même un plan se mettre en place dans mon cerveau, les rouages bien rodés de la stratégie s'imbriquant froidement en tâche de fond, où ils tournent sans cesse après quatre années de Scholomance. On combattra Patience ensemble. Je tuerai cette bestiole quelques dizaines de vies à la fois, et il en puisera du mana qu'il reversera en moi, et nous créerons ensemble un cercle de mort ininterrompu jusqu'à la disparition définitive de cette créature. Ça va marcher, ça va marcher. Je réussis à m'en convaincre.

Je ne lâche toujours pas prise.

Je ne lâche pas prise. Je suis repoussée. Une fois encore.

L'œuvre d'Orion. C'est forcément lui, car les gueules-béantes ne libèrent jamais leurs proies. Le mana que je déverse dans le sort de convocation provient toujours de la réserve infinie de ma promotion, tous les élèves de l'école semblant encore contribuer à notre rituel partagé. Mais ça n'a aucun sens. Tous les autres sont partis. Ils ont quitté la

Scholomance, sont en train d'étreindre leurs parents en leur expliquant ce que nous avons accompli, sanglotent en pansant leurs plaies éventuelles, téléphonent à tous leurs amis. Ils ont autre chose à faire que de me transmettre leur pouvoir. Ils ne sont pas *censés* le faire. Le principe même de notre plan consistait à couper tout lien avec l'école : on voulait la bonder de malés, puis la sectionner du monde et la laisser dériver dans le néant telle une baudruche putride pleine de malice se tortillant en tous sens, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans les ténèbres auxquelles elle appartient. C'était en train de se produire quand Orion et moi nous sommes précipités vers le portail.

À ma connaissance, la seule chose qui l'ancre encore à la réalité, c'est *moi*, qui m'accroche toujours à cette ligne de mana qui émerge de l'école. Et la seule autre personne à la Scholomance capable de m'abreuver de ce mana est Orion. Orion, qui prélève son pouvoir sur les malés qu'il tuait. Ce qui signifie donc que, pour le moment au moins, il est encore vivant, encore au combat ; Patience ne l'a pas complètement englouti. Et il a dû sentir que je cherchais à l'arracher de là, sauf qu'au lieu de faire volte-face et de m'aider à lui faire franchir les portes, il s'est éloigné de moi, résistant à mon appel. Et cette horrible gueule poisseuse autour de ma main s'est retirée également. Orion donne l'impression de vouloir accomplir la même chose que mon père il y a tant d'années : empoigner une gueule-béante pour l'écarter, dans le but de se faire avaler à la place de la fille qu'il aime.

Sauf que la fille qu'il aime n'est pas une gentille guérisseuse délicate, mais une sorcière capable de destruction massive et qui, à deux reprises déjà, est parvenue à réduire des gueules-béantes en lambeaux, alors cette espèce de crétin congénital aurait pu me faire confiance. Sauf que non. Il préfère s'opposer à moi, et quand je tente de me servir d'un sort pour le *contraindre* à venir, l'océan insondable de mana dans lequel je baigne se vide soudain sous mes pieds, comme s'il avait retiré la bonde d'une baignoire.

En un instant, le répartiteur de pouvoir passé à mon poignet devient froid, lourd et mort. La seconde suivante, mon sort dissolu manque de carburant, Orion échappe à mon emprise, et j'ai la sensation d'essayer de retenir une poignée de pétrole. Sa silhouette disparaît dans l'obscurité de la flaque. Je continue malgré tout désespérément d'essayer de le saisir, alors même que l'image se dissout, mais maman est restée accroupie près de moi tout du long, le visage dévoré par l'angoisse et la peur ; à présent, elle me tient par les épaules et pèse de tout son poids pour me déséquilibrer et m'éloigner de cette flaque, épargnant sans doute à ma main d'être sectionnée quand le sort s'interrompt et que mon puits sans fond redevient un gros centimètre d'eau accumulée entre des racines.

Je roule de côté et me retrouve à quatre pattes dans un mouvement fluide, sans même y réfléchir : je me suis entraînée pendant des mois à la remise des diplômes. Je me jette aussitôt sur la flaque, griffant la boue de mes ongles. Maman essaie de me retenir par la taille et m'implore d'arrêter. Ce n'est cependant pas pour ça que je finis par capituler, mais uniquement parce que je ne peux rien faire de plus. Il ne me reste plus une goutte de mana. Maman me prend à nouveau par les épaules ; je me retourne alors et attrape le cristal pendant à son cou en haletant : « S'il te plaît, *pitié*. » Le visage de maman est le désespoir incarné. Je sens qu'il lui tarde de m'attirer loin de là, mais elle ferme les yeux un instant et, de ses mains tremblantes, détache sa chaîne pour me laisser prendre son cristal ; celui-ci est à moitié plein, pas assez chargé pour ressusciter les morts ou réduire des villes en cendres, mais suffisamment pour envoyer un sort messenger hurler sur Orion, lui intimer de me renvoyer une ligne de vie et de m'autoriser à l'aider, à le sauver. Sauf qu'il ne traverse pas.

J'essaie et réessaie en invoquant son nom, jusqu'à ce que tant le cristal que ma voix soient épuisés. Autant hurler dans le néant. Qui est précisément l'endroit où la Scholomance

est supposée avoir disparu. Conformément à notre plan si brillamment élaboré.

Quand je n'ai plus assez de mana pour crier, je me sers des ultimes gouttes restantes pour un sort de battement de cœur, afin d'essayer de découvrir s'il est toujours vivant. C'est un sort très peu coûteux, car il est d'une complexité ridicule et nécessite dix minutes de préparation, si bien que le simple fait de le jeter suffit presque à générer assez de mana pour le faire. Je le jette sept fois d'affilée, les genoux toujours plantés dans la boue, et je reste là à écouter le vent agiter la cime des arbres, les oiseaux pépier et les moutons converser au loin, près d'un petit ruisseau. Pas le moindre battement ne me revient en écho aux oreilles.

Et lorsqu'il ne me reste même plus assez de mana pour ça, je laisse maman me ramener à la yourte et me mettre au lit, comme si j'étais redevenue une fillette de six ans.

\*

Mon premier réveil ressemble tant à un rêve que c'en est douloureux. Allongée dans la yourte, la porte ouverte pour laisser pénétrer la fraîcheur de l'air nocturne, j'entends le fredonnement lointain de maman, comme dans la plupart de mes rêves les plus atroces de ces quatre dernières années, ceux qui s'achevaient toujours par un réveil en sursaut alors que j'essayais désespérément de m'y attarder quelques minutes de plus. Le plus horrible, dans celui-ci, c'est que je n'ai pas envie d'y rester. Alors je me retourne et referme les yeux.

Et comme je ne parviens pas à me rendormir, je me mets sur le dos et contemple fixement les ondulations du plafond pendant un long moment. Si j'avais eu autre chose à faire, je ne serais même pas allée me coucher initialement. Mais je n'arrive même pas à me mettre en colère. La seule personne à qui je pourrais en vouloir est Orion, et je ne supporte plus de m'en prendre à lui. J'ai essayé, pourtant : pendant que j'étais allongée, je me suis efforcée de réfléchir

à toutes les remarques cinglantes que je devrais lui faire si je l'avais sous la main. Mais quand je lui demandais *Mais qu'est-ce qui t'as pris ?*, je n'arrivais pas à y mettre de l'agressivité, même à l'intérieur de ma tête. Je n'éprouvais que de la douleur.

Mais je ne peux pas le pleurer non plus, parce qu'*il n'est pas mort*. Il est en train de hurler tandis que la gueule-béante le dévore, comme papa. Les gens font mine de croire que les victimes des gueules-béantes sont mortes, mais c'est uniquement parce qu'il leur est insupportable de se dire autre chose. Puisqu'on ne peut rien y *faire*, si une personne que l'on aime se trouve avalée de la sorte, autant la considérer comme morte, histoire de pouvoir s'autoriser à tourner la page. Mais je sais, pour l'avoir vécu *de l'intérieur*, qu'on ne meurt pas quand une gueule-béante nous dévore. On est simplement digéré pour l'éternité ; du moins, tant que la gueule-béante survit. Mais le fait de le savoir ne m'aide pas beaucoup. Ça ne me permet pas d'agir. Car la Scholomance *a disparu*.

Je ne bouge pas un cil quand maman revient un peu plus tard. Elle verse une poignée de trucs dans un bol et souffle un « Tiens » tout bas à Précieux, qui pousse un couinement synonyme de gratitude avant de se mettre à grignoter ses graines. Je ne m'en veux même pas de ne pas avoir pensé à le nourrir, petite chose affamée. Il est trop loin de moi, et moi trop enfoncée dans ma déprime. Maman vient s'asseoir près de mon lit de camp et pose sa main chaude et délicate sur mon front. Elle ne dit rien.

Je la rejette un peu : je n'ai pas envie d'aller mieux. Je n'ai pas envie de me lever et de retrouver le monde, d'accepter que la Terre puisse continuer de tourner. Sauf qu'allongée ainsi sous la main de maman, incroyablement à l'aise et en sécurité, je ne peux m'empêcher de me sentir ridicule. La Terre va continuer de tourner de toute façon, que je lui donne ou non mon autorisation, alors je finis par m'asseoir et accepter de boire à la tasse en argile asymétrique que ma mère a fabriquée. Elle s'assied sur le lit près de moi, me passe un bras autour des épaules et se met à me caresser

les cheveux. Elle est tellement *petite*. Toute la yourte me semble minuscule. Le haut de mon crâne touche la toile du plafond en périphérie, même quand je suis assise sur mon lit de camp. Je pourrais sortir d'une grande enjambée, si j'étais assez bête pour bondir vers l'inconnu sans savoir ce qui peut s'y tapir pour me tomber dessus.

Bien sûr, ce ne serait plus aussi stupide qu'avant. Je ne me trouve plus à la Scholomance. J'ai libéré les autres élèves, enfermé tous les malés à notre place, puis j'ai désamarré l'école de notre monde, avec toutes ces créatures avides à l'intérieur, où elles s'entredévoreront jusqu'à la fin des temps. Alors, maintenant, je pourrais bien dormir vingt heures de suite sans me soucier de rien, sautiller hors de ma yourte en chantonnant, et faire tout ce que je veux, où je veux. Comme tous les autres, tous ces enfants que j'ai guidés hors de la Scholomance, ainsi que ceux qui n'auront jamais à s'y rendre.

À l'exception d'Orion, disparu dans les ténèbres.

S'il me restait le moindre soupçon de mana à dépenser, j'envisagerais la possibilité de tenter de nouveau quelque chose pour lui. Mais comme je n'ai plus rien, je ne peux que m'imaginer aller chercher de l'aide ailleurs – auprès de sa mère, peut-être, en lice pour devenir la future Domina de l'enclave new-yorkaise ; j'irais lui réclamer du mana afin de pouvoir agir, et c'est là que mon plan s'interrompt : regarder dans les yeux une personne qui aime Orion et veut le voir rentrer, lui demander du mana, me rendre compte que toutes mes idées deviennent éminemment stupides et inutiles dès que je cherche à convaincre quelqu'un d'autre d'y croire. Alors je fais la seule chose qu'il me reste à faire : j'enfouis ma tête entre mes mains et me mets à pleurer.

Maman reste assise près de moi pendant toute ma crise de larmes, reste assise *avec* moi, soucieuse de ma détresse sans prétendre la ressentir ni tenter de dissimuler sa joie profonde : je suis rentrée, je suis en vie, je suis saine et sauve. Son corps tout entier irradie de contentement, mais elle ne tente pas de m'y faire adhérer ni de tempérer mon chagrin ;



elle sait que je souffre profondément, en est terriblement navrée, est prête à faire tout son possible pour m'aider dès que j'en aurai envie. Si tu cherches à comprendre comment elle m'a dit tout ça sans prononcer un mot, sache que j'aimerais le savoir aussi. J'en aurais été incapable moi-même.

Quand je cesse de pleurer, elle se lève pour me préparer une tisane, piochant des feuilles dans sept bocaux différents sur ses étagères surchargées ; elle fait bouillir de l'eau à l'aide de sa magie, chose qu'elle n'aurait jamais faite d'ordinaire, dans l'unique but de ne pas sortir près du feu en me laissant seule à l'intérieur. Une odeur suave envahit la yourte lorsqu'elle verse l'eau. Elle me tend la tasse et revient s'asseoir et serrer ma main libre entre les siennes. Elle ne me pose pas la moindre question, je sais qu'elle ne me pressera jamais, mais le silence agréable qui s'installe entre nous m'invite à prendre la parole. À m'épancher auprès d'elle sur les choses du passé. Je ne peux toutefois pas m'y résoudre.

Ainsi, après avoir bu mon infusion, je repose la tasse et demande : « Pourquoi tu m'as mise en garde contre Orion ? » Ma voix est rauque et rugueuse, comme si je m'étais passé du papier de verre à l'intérieur de la gorge. « À cause de ça ? Parce que tu as vu... ? »

Elle tressaille aussi fort que si je l'avais piquée avec une aiguille, et tout son corps se met à frémir. Elle ferme les yeux un instant, prend une profonde inspiration, puis se tourne vers moi et me regarde bien en face, pour me *voir correctement*, comme elle dit quand elle veut réellement étudier quelque chose. Puis ses traits se chiffonnent autour des légères pattes-d'oie qui se creusent au coin de ses yeux. « Tu es saine et sauve », murmure-t-elle, avant de considérer ma main et de la caresser, des larmes plein les joues. « Tu es *saine et sauve*. Oh, ma petite fille chérie, tu es saine et sauve. » Elle avale alors une grande goulée d'air et éclate à son tour en sanglots, laissant libre cours à quatre ans de pleurs retenus.

Elle ne me demande pas de me laisser aller avec elle ; en réalité, elle se détourne même pour me dissimuler ses larmes. J'ai envie, tellement envie de me réfugier dans ses bras pour

que nous puissions éprouver cela ensemble : je suis vivante, et en sécurité. Mais j'en suis incapable. Elle pleure de joie, d'amour, elle pleure pour moi, et j'aimerais l'accompagner : je suis à la maison, j'ai quitté la Scholomance pour de bon, je suis vivante dans un monde meilleur qu'avant, un monde où les enfants ne se verront plus précipités dans une fosse pleine de couteaux dans l'espoir qu'ils parviennent à en ressortir. Il y a de quoi se réjouir. Pourtant, je ne peux pas. Car la fosse existe encore, et Orion se trouve à l'intérieur.

Alors je décide plutôt de retirer ma main. Maman n'essaie pas de me retenir. Elle prend plusieurs grandes inspirations, s'essuie les yeux, déplace la joie pour la remiser dans un coin afin de pouvoir rester avec moi. Puis elle se retourne et pose la paume sur ma joue. « Je suis tellement navrée, ma chérie. »

Elle ne m'explique pas pourquoi elle m'a mise en garde contre Orion, et j'en saisis aussitôt la raison : elle ne veut pas me mentir, mais pas non plus me faire souffrir. Elle comprend que je l'ai aimé, et perdu, de façon aussi horrible qu'elle-même a perdu papa, et mon chagrin est tout ce qui lui importe pour l'instant. L'heure n'est pas venue de m'expliquer pourquoi ni de me convaincre qu'elle avait raison.

Pourtant, j'y tiens. « Dis-le-moi, insisté-je en serrant les dents. *Dis-le-moi*. Tu t'es rendue à Cardiff, tu as convaincu ce garçon de me transmettre un *message*... »

Elle esquisse une moue misérable – je lui demande de me faire du mal, de me révéler une chose qu'elle sait que je ne veux pas entendre –, mais elle finit par céder. Elle incline la tête et explique tout bas : « J'ai essayé de rêver de toi toutes les nuits. Je savais que je ne parviendrais pas à t'atteindre, mais j'ai essayé quand même. À plusieurs reprises, j'ai cru que tu rêvais de moi en retour, qu'on était presque en contact... mais ce n'était qu'en rêve. »

J'avale difficilement ma salive. Je me souviens de ces rêves, de ces contacts inaboutis, de l'amour qui est presque arrivé jusqu'à moi en dépit de l'épaisse couche fumante de sortilèges qui protégeaient la Scholomance, ceux qui

empêchaient quoi que ce soit d'entrer – car, sans eux, les malés se seraient infiltrés en plus grand nombre encore.

« Mais l'année dernière... je t'ai vue. Le soir où tu t'es servie du pansement en lin. » Sa voix n'est qu'un chuchotement, et je rentre la tête dans les épaules en revisualisant la scène par ses yeux : la petite cellule qui me servait de chambre, moi gisant à terre dans une mare de sang, un trou béant au ventre, là où l'un de mes adorables camarades de classe m'avait enfoncé son couteau. Si j'ai survécu, c'est uniquement grâce à ce patch qu'elle m'avait confectionné elle-même, imprégnant d'amour et de magie chaque fibre du lin finement filé et tissé par ses soins.

« Orion m'a aidée, réponds-je. Il me l'a mis. » Je m'interromps alors, car elle prend une inspiration haletante ; je vois à son expression qu'elle est en proie à une horreur pire que le souvenir de m'avoir vue, gisant dans mon propre sang.

« Je l'ai senti le toucher », reprend-elle d'une voix inégale. Et avant même qu'elle ait fini de parler, je comprends que je vais regretter de l'avoir interrogée. « Je l'ai vu, si près de toi, te toucher. Je l'ai vu, et il n'était... qu'*avidité*... » Elle semble au bord de la nausée, comme si elle avait vu un malé me dévorer vivante, et non Orion agenouillé près de moi pour imposer la guérison à mon corps lacéré.

« C'était *mon ami* », dis-je dans un hurlement, car je veux qu'elle s'arrête. Je me lève si vite que je me cogne violemment contre la barre de toit et retombe en glapissant, les mains plaquées sur le crâne. Je recommence à pleurer un peu à cause de la douleur fulgurante. Maman essaie de me prendre dans ses bras, mais je la repousse, furieuse et morveuse, et me lève une fois de plus.

« Il m'a sauvé la *vie*, l'avisé-je. *À treize reprises*. » Je laisse échapper un hoquet de dépit : à présent, je n'aurai plus jamais l'occasion de lui rendre la pareille.

Elle ne répond rien, n'argumente pas, se contente de rester assise, les paupières closes, les bras serrés autour de ses genoux, le souffle saccadé. Puis elle chuchote : « Ma chérie, je suis tellement désolée. » J'entends combien elle est sincère,

à quel point elle s'en veut de m'avoir fait du mal avec cette supposée vérité de ce qu'Orion m'aurait fait subir, et j'ai envie de crier.

Au lieu de quoi, je préfère plonger dans l'hilarité et pars d'un rire si terrible et acerbe que j'en souffre rien que de l'entendre. « Ne t'en fais pas, il est parti pour de bon, maintenant, sifflé-je. Grâce à mon plan génial. » Et je sors de la yourte.

\*

J'arpente un moment le domaine de la communauté, veillant à bien rester sous le couvert des arbres et à ne pas empiéter sur les limites de terrain de chacun. J'ai mal à la tête à cause de tous ces pleurs, de la barre horizontale, de l'océan de mana qui vient de se déverser par mon corps et des quatre années de prison qui ont précédé tout ça. Je n'ai même pas pensé à prendre un mouchoir. Je porte le même legging et le même haut crasseux, ce tee-shirt de New York qu'Orion m'a donné, élimé jusqu'à la trame, percé de quatre trous, seul vêtement mettable qu'il me restait encore en fin de semestre. J'en relève le bas pour m'essuyer le nez.

J'ai envie de retourner voir maman, mais c'est impossible, car je voudrais presque autant lui demander de me serrer dans ses bras pendant un an que lui hurler dessus pour lui faire comprendre qu'elle ignore tout d'Orion et de tout le reste. Surtout, je voudrais ne jamais lui avoir posé la question. C'était encore pire que si elle m'avait répondu qu'elle avait tout prédit, que si j'avais tenu compte de sa mise en garde au lieu d'entraîner Orion dans mon projet magnifique de sauver toute l'école, il s'en serait sorti sans problème.

J'imagine ce que maman a perçu : le pouvoir d'Orion qui lui permet de puiser son mana dans les malés, et le puits vide à l'intérieur de lui, car dès qu'il s'empare de ce pouvoir, il le *distribue*. Un pouvoir d'une portée si terrifiante qu'il l'a contraint à devenir cette espèce de héros intrépide prêt à affronter seul une horde de maléficiarias, car, à chaque instant

de son existence, les autres lui donnent l'impression d'être un monstre s'il ne se place pas devant eux.

Il est devenu ainsi le garçon le plus populaire de la Scholomance, mais je suis sa seule amie, car quand nos camarades le regardent, ils ne voient que ça : son pouvoir. Ils font mine de le considérer aussi comme un noble héros, car il se donne beaucoup de mal pour incarner ce rôle, et parce qu'ils adorent cette incarnation : cela transforme son pouvoir en quelque chose de tangible, une chose susceptible de leur être utile. Pour les mêmes raisons, tout le monde voit en mon pouvoir et en moi un truc monstrueux, parce que *je* refuse de jouer le jeu en me conformant à leurs attentes. Mais ils aiment Orion de la même manière qu'ils me haïssent : pas comme des humains. Sauf que lui leur est utile, alors que je m'y refuse.

Mais je n'aurais jamais imaginé que ma mère – qui ne m'avait jamais autorisée à voir un monstre dans le miroir quand je m'y regardais, même lorsque le monde entier tentait de me convaincre qu'il n'y avait rien à y voir d'autre – puisse découvrir le pouvoir d'Orion et décréter que *lui* en est un. J'ai du mal à supporter qu'elle ne le considère pas comme une personne. Cela me fait craindre qu'elle m'ait toujours menti en m'affirmant qu'elle estimait que j'en étais une.

Je pourrais donc retourner lui hurler dessus, lui faire savoir que, si je suis encore vivante, c'est uniquement parce qu'Orion a éliminé le maléficien qui m'a éventrée, avant de risquer sa vie en passant la nuit dans ma chambre dans le but d'éradiquer le flot continu de bestioles venues finir le boulot. Mais j'aimerais surtout lui prouver qu'elle a tort en voyant Orion remonter le sentier de notre yourte la semaine prochaine, ainsi qu'il m'a promis de le faire, afin qu'elle puisse constater de ses yeux qu'il n'est ni ce pouvoir terrible qu'elle a aperçu, ni le parfait héros flamboyant que tout le monde cherche en lui. Qu'il est une *personne* comme les autres, ni plus ni moins.

Qu'il *était* une personne. Avant de se faire tuer aux portes de la Scholomance, parce qu'il jugeait qu'il était de son devoir de s'assurer que tous les élèves puissent sortir, sauf lui.

Je continue de me promener aussi longtemps que je le peux. Je voudrais ne rien éprouver d'aussi futile que la fatigue, la saleté ou la faim, mais ce n'est pas le cas. La Terre persiste à tourner, et je ne dispose pas du mana suffisant pour l'en empêcher. Précieux vient finalement me rejoindre, filant sous un buisson pour me bondir sur le pied quand je fais demi-tour pour retourner vers la yourte. Il refuse de me laisser le ramasser. Il prend un peu d'avance, puis s'assied sur son derrière pour me toiser d'un air renfrogné ; sa fourrure blanche et brillante est presque une invitation lancée aux nombreux chiens et chats qui rôdent plus ou moins librement dans la communauté. Être un familier ne le rend pourtant pas invulnérable.

Alors je le suis jusqu'à la yourte, laisse maman me servir un bol de soupe aux légumes, qui semble avoir été préparée avec de vrais légumes, ce qui te paraît peut-être anodin, mais tu n'y connais rien. Je ne peux m'empêcher d'en engloutir cinq bols, tout assaisonnés qu'ils soient de souffrance, d'amertume et de ressentiment, ainsi qu'une miche de pain presque entière avec du beurre ; après quoi, je laisse maman m'emmener aux sanitaires. Je passe une heure entière sous la douche, au détriment des règles de la communauté, dans l'espoir de me dissoudre dans l'eau chaude que je consomme avec gloutonnerie. Je ne m'inquiète même pas de voir un amphibène jaillir du pommeau.

C'est plutôt Claire Brown qui fait son apparition. J'ai les yeux fermés sous le jet quand j'entends une voix atrocement familière dire « Ainsi donc, la fille de Gwen est revenue » sans grand enthousiasme, et volontairement assez fort pour que je l'entende.

Le plus bizarre et gênant, c'est que ça ne me met pas en colère ; ma réserve de colère ne s'était pourtant jamais tarie jusqu'à présent. Je ferme l'eau et sors en espérant retrouver un peu de ma fougue, mais ça ne fonctionne pas. Les douches donnent sur un vaste vestiaire circulaire, qui a lui aussi rétréci durant mon absence. La communauté a bâti les bains quand j'avais cinq ans, et mes orteils connaissent la

moindre irrégularité dans le sol, je sais donc que cette pièce exiguë avec son unique banc n'a en rien changé, mais ça me semble incroyable. Je découvre sur le banc non seulement Claire, mais aussi Ruth Marsters et Philippa Wax, qui patientent, enroulées dans leur serviette ; il y a pourtant deux autres cabines libres.

Elles me dévisagent telle une inconnue. Et elles aussi me semblent être des inconnues, même si elles ressemblent énormément aux femmes qui se liguèrent pour me répéter au moins dix mille fois que je faisais un bien lourd fardeau pour ma sainte de mère. Tous ceux qui vivent dans la communauté y sont pour une raison – quelque chose les a poussés à s'isoler du reste du monde. Maman est venue s'installer ici parce qu'elle n'était pas prête à composer avec l'égoïsme, mais ces trois femmes, à l'instar de bien d'autres habitants de cette collectivité, ne sont pas ici pour faire le bien, seulement pour profiter du bien qui leur est fait. Quand elles me regardaient, elles voyaient en moi une enfant parfaitement saine, sur laquelle cet être magique déversait quantité d'amour, d'attention et d'énergie. Toutes avaient conscience de ce que signifierait pour elles de bénéficier d'un tel don illimité ; et pourtant, je semblais ruminer en permanence, maussade et ingrate.

Mais ce n'était pas une raison pour se montrer aussi méchantes avec une gamine malheureuse et solitaire, et ce n'est pas parce que je comprends leurs motivations que je suis prête à leur pardonner. J'aurais dû me délecter de ces instants, leur rétorquer avec mépris : *Eh oui, je suis de retour, et j'ai grandi ; est-ce que l'une d'entre vous a accompli quoi que ce soit au cours de ces quatre dernières années, en dehors des horribles ragots que vous propagez ?* Maman aurait soupiré en m'entendant, et je m'en serais moquée. J'aurais quitté les sanitaires sur mon petit nuage de plaisir coupable et mesquin.

Mais non. Apparemment, puisque je n'arrive pas à me mettre en colère contre Orion, je ne peux plus être en colère contre personne.

Je ne leur réponds rien du tout, et elles ne me disent rien non plus, n'échangent même pas entre elles. Je me sèche en tournant le dos à leur silence, puis enfile les vêtements que maman a accrochés pour moi sur la patère près de ma douche : une culotte en coton droit sortie de son emballage plastique, et une tunique en lin avec un cordon autour du cou, assez grande et ample pour m'accueillir ; quelqu'un, au sein de la communauté, les fabrique pour des reconstitutions médiévales. Je trouve aussi une paire de sandales fabriquées à la main par un autre de nos voisins, simples semelles de bois plates équipées d'une lanière en cuir. Je n'ai rien porté d'aussi propre depuis quatre ans, à l'exception du jour où j'ai enfilé le tee-shirt d'Orion. Les derniers vêtements que j'ai achetés, bien à contrecœur, étaient les slips raisonnablement usés d'une terminale au début de mon année de première, quand le dernier qu'il me restait ne disposait plus d'assez de matière pour que je lui lance un sort de rafistolage. Les sous-vêtements *neufs* coûtaient un prix exorbitant à l'intérieur : on pouvait s'offrir une potion antidote complète en échange d'une culotte jamais portée, et voilà que je me retrouve face à ces richesses inestimables.

Je suis cependant tout aussi incapable d'en profiter que de prendre une revanche délicieuse. Je les enfile, car le contraire aurait été ridicule, et je me sens évidemment mieux, dans un confort inimaginable ; pourtant, quand je contemple la guenille crasseuse qu'est devenu le tee-shirt d'Orion, me sentir mieux me fait me sentir plus mal. J'essaie de me convaincre de le bazarder avec le reste de mes vieilles nippes, mais je n'y parviens pas. Je le plie et le remise dans l'une de mes poches – il est tellement élimé, désormais à moitié constitué de magie, qu'il n'est guère plus épais qu'un mouchoir. Je me lave les dents – nouvelle brosse, dentifrice à la menthe fraîche – et quitte les sanitaires. La nuit est désormais tombée. Maman a allumé un petit feu devant la yourte. Je m'assieds sur un rondin près du foyer et, quelques minutes plus tard, je me remets à pleurer. J'ai conscience que ça n'a absolument rien d'original. Maman revient me



passer un bras autour des épaules, et Précieux me grimpe sur les genoux.

\*

Je passe la journée du lendemain les yeux dans le vague, devant le foyer éteint. Je suis propre, j'ai le ventre plein, je reste assise au soleil, puis sous une courte averse – je n'ai pas bougé –, puis de nouveau au soleil. Maman bricole discrètement autour de moi, m'apporte de quoi manger et boire, et me laisse ruminer seule. Je ne suis pas en train de ruminer. J'essaie très fort de ne pas ruminer, car il n'y a rien à ruminer, en dehors d'une vérité horrible et crue : Orion est en train de hurler, perdu quelque part dans le néant. J'arrive presque à l'entendre, si j'y pense trop longtemps. Je l'entends presque m'implorer : *El, El, aide-moi, s'il te plaît. El.*

Je finis par me retourner, car cette voix n'est plus seulement dans ma tête. Un étrange oiseau est perché sur le rondin voisin du mien : d'un noir violacé, avec un bec orange et des plumes jaune vif autour de la tête, doté d'un gros œil rond et noir levé dans ma direction. « El ? » me dit-il encore. Je le contemple. Il étire le cou et produit un son semblable à une quinte de toux, avant de se redresser. « El ? insiste-t-il. El, tu vas bien ? », et c'est devenu la voix de Liu : peut-être pas exactement la même, mais le même accent et la même intonation ; si je ne l'avais pas eu sous les yeux, j'aurais juré que c'était elle.

« Non », lui réponds-je en toute honnêteté. Il incline alors la tête et ajoute « *Nĩ hã* », puis « El ? » de nouveau, et enfin, avec ma voix : « Non. Non. Non. » Soudain, il prend son essor et disparaît dans les arbres.

On avait un accord, Aadhya, Liu et moi : je devais mettre la main sur un téléphone dès ma sortie pour leur envoyer un texto. J'ai dû apprendre leurs numéros par cœur. Mais tout cela faisait partie du *plan*, et je ne peux plus me résoudre à aller au bout de celui-ci.

C'était pourtant un plan parfait. Mes *Sutras de la pierre d'or* sont prêts, douillettement entreposés avec toutes mes

notes et mes traductions à l'intérieur du sac rembourré que j'ai fabriqué au crochet à partir de ma dernière couverture élimée et qui sert de rembourrage dans mon coffre à livre péniblement sculpté, que j'ai lui-même fourré dans mon sac de douche étanche. Je portais le tout sur mon dos quand les rouages de l'école se sont mis en branle. C'est la seule chose que je rapporte de là-bas, mon seul butin – l'unique point véritablement positif de ces années passées à la Scholomance. Je l'aurais volontiers troqué contre Orion si une puissance supérieure m'en avait fait la proposition, mais il m'aurait fallu deux instants de réflexion au lieu d'un seul avant d'accepter.

Nous sommes convenues que, si je m'en sortais vivante, je devais embrasser ma mère un million de fois, me rouler dans l'herbe un moment, faire encore quelques câlins à maman, puis me diriger vers Cardiff avec mes *Sutras*, où un collectif de sorciers assez important a élu domicile près du stade. Ils ne sont ni assez riches ni assez puissants pour créer leur propre enclave, mais ils y travaillent. Je devais leur proposer de me servir du mana qu'ils avaient accumulé pour leur construire une petite enclave de la pierre d'or en périphérie de la ville. Rien de grandiose, mais un lieu assez spacieux pour que leurs enfants puissent s'y réfugier la nuit et échapper aux malés errants ayant échappé à la purge.

Orion n'était pas partie prenante de ce projet. Certes, je m'étais dit qu'il pourrait me retrouver à Cardiff, s'il lui prenait l'envie de m'y chercher. Mais avant, il aurait dû échapper à l'étreinte de ses propres parents, ainsi qu'à celle de toute l'enclave new-yorkaise. Ils auraient tenté de le retenir avec toutes les vrilles de sentiment et de fidélité dont ils l'auraient assailli. Alors, honnêtement, je ne m'attendais pas vraiment à le revoir là-bas : je suis plutôt douée pour voir le verre à moitié vide. Par ailleurs, je n'avais pas *besoin* de le revoir là-bas. J'étais prête à mener ma propre vie.

Je ne sais même pas si j'avais besoin qu'il s'en sorte vivant. Avant qu'on élabore notre plan d'évasion objectivement démentiel, j'étais à peu près sûre de ne pas en réchapper

moi-même, et qu'au moins la moitié des personnes à qui je tenais y resteraient également, Orion en tête. Si notre plan avait mal tourné, si les malés avaient réussi à se défaire de l'illusion du pot de miel et s'étaient mis à nous massacrer, on aurait tous pris nos jambes à notre cou ; et si, dans le chaos ambiant, il avait fait partie des victimes, je crois que j'aurais pleuré un bon coup le temps de faire mon deuil, puis que j'aurais tourné la page.

Mais la situation actuelle m'est insupportable. Je n'accepte pas qu'il soit le *seul* à être mort en nous faisant tous sortir. Même s'il a décidé de son propre chef ridicule de faire volte-face pour affronter Patience, même s'il a décidé de me pousser dehors pour rester le héros qu'il pensait devoir être pour valoir quelque chose. Je ne tolère pas que ce soit son histoire.

Alors non, je ne vais pas bien. Et je ne vais pas non plus chercher un téléphone pour essayer d'appeler Aadhya ou Liu. Et je ne vais pas me rendre à Cardiff. Je reste juste assise, à l'intérieur ou à l'extérieur, selon mon envie du moment, et j'essaie de changer ma manière de voir les choses, de me repasser les événements en boucle, de trouver une meilleure façon de procéder, dans l'espoir vain d'en modifier l'issue.

Je peux affirmer d'expérience que ça ressemble beaucoup à quand on se fait humilier à la cantine ou aux sanitaires devant une dizaine de personnes, qu'on ne trouve pas la répartie adéquate sur le moment, et qu'on continue malgré tout de se creuser la tête pour trouver toutes les répliques assassines qu'on aurait pu sortir. Comme maman me l'a fait remarquer à maintes reprises durant mon enfance, cela revient surtout à barboter sans cesse dans cette humiliation, cependant que ton persécuteur poursuit sa petite vie tranquille sans se faire de nœuds au cerveau. Elle avait raison, et je le savais même à l'époque, mais ça ne m'a jamais empêchée de le faire quand même. Pas plus aujourd'hui qu'hier. Je reste focalisée là-dessus, à aller et venir comme sur des rails, cherchant le moyen de faire changer de voie à un train déjà arrivé en gare.

Après quelques jours passés à réécrire mentalement l'histoire, je finis par avoir la merveilleuse idée, extrêmement originale, d'essayer de le faire plutôt en vrai. Je rentre dans la yourte pour exhumer l'un de mes vieux cahiers datant du primaire que maman a conservés dans un coffre. Je trouve une page blanche vers la fin et je griffonne quelques lignes, bla-bla-bla *l'esprit d'escalier*<sup>1</sup>. Cette idée semble en elle-même très française, comme mon sort de mort le meilleur et le plus élégant – je trouve que c'est plutôt bon signe, pas toi ?

Je ne saurais te dire à quoi je pensais quand j'ai commencé à créer un sort qui me permettrait de refaçonner la structure de la réalité. Le genre de truc qui ne peut pas fonctionner sur le long terme, quel que soit ton pouvoir. La réalité sera toujours plus puissante que toi, et elle finira par réprimer ta tentative, généralement en te désintégrant au passage. Mais tu peux certainement vivre une longue tentative – au moins de ton point de vue – dans ton propre univers fantasmagorique, et plus longtemps ça durera et plus tu y injecteras de pouvoir, plus colossaux seront les dégâts au moment de l'implosion finale. Si je prenais le temps d'y réfléchir, j'en arriverais certainement à la conclusion que ce sera de toute façon inutile et que je causerai des ravages colossaux en m'y aventurant. Mais j'avance bille en tête. Je cherche juste à mettre au point une façon d'échapper à la souffrance, comme si je me trouvais avec Orion dans cette gueule-béante et tentais désespérément de m'en sortir.

Maman me surprend à réfléchir à la prochaine ligne de mon sort, que je vais certainement finir par trouver. Je suis plutôt nulle pour créer mes propres sorts, à moins qu'ils ne provoquent des quantités effroyables de destruction et de terreur, auquel cas je deviens inégalable. Sa tolérance à l'égard de mon travail de deuil ne s'étend manifestement pas à me regarder essayer de faire des nœuds à la planète entière avant de m'éradiquer au passage. Après avoir jeté un coup

1. En français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

d'œil à ma feuille, elle m'arrache le cahier des mains et le jette au feu ; puis elle se laisse tomber à genoux devant moi, serre mes mains de toutes ses forces et les plaque contre sa poitrine. « Ma chérie, ma chérie », dit-elle, puis elle libère une de ses mains pour apposer fermement sa paume entre mes sourcils. « Respire. Laisse les paroles s'échapper. Laisse les pensées s'échapper. Laisse-les s'évaporer. Elles se dispersent déjà, avec ton prochain souffle. Respire. Respire avec moi. »

Je lui obéis car je ne peux pas faire autrement. Maman ne s'est presque jamais servie de sa magie sur moi, même lorsque j'étais l'enfant furieusement orageuse que n'importe quel autre parent sorcier aurait apaisée régulièrement à l'aide de sortilèges. La plupart des enfants de sorciers savent repousser les sorts de coercition de leurs parents dès l'âge de dix ans, mais, quand j'avais quatre ans et que je hurlais pour ne pas aller au lit, j'avais droit à trois heures de berceuse, pas à un sort pour me forcer à me coucher docilement ; et quand je piquais des crises de nerfs à sept ans, je ne recevais en retour que compréhension, temps et patience, même lorsque je ne réclamais rien de mieux qu'une violente dispute et une bonne dose de potion apaisante. Je ne suis pas une fervente supportrice de cette approche – avec le recul, je pense encore que je n'aurais pas été contre une dose occasionnelle de potion apaisante –, et je n'ai jamais appris à contrer la magie de maman, du moins pas instinctivement, et l'instinct a toujours été mon premier guide.

Bref, la magie de maman est agréable, car elle n'est toujours destinée qu'à te faire du bien, et je me vautre directement dans le soulagement qu'elle me procure. Quand je parviens à m'en extirper, maman a réussi à m'effacer de l'esprit le début de mon sort, et je me sens déjà assez bien pour admettre que j'étais en train de créer quelque chose d'une stupidité incroyable.

Je ne lui suis pas non plus reconnaissante pour son aide, loin de là. Je me sens encore plus mal de savoir qu'elle avait parfaitement raison. Quand elle en a fini avec moi, je suis

trop calme – bien malgré moi – pour sortir en fulminant sous la pluie, mais je n'ai pas non plus envie de me lancer dans une épreuve aussi insupportable qu'aborder mes sentiments ou la remercier de m'avoir empêchée de me détruire en rayant de la carte la communauté entière – voire la moitié du pays de Galles. Je dois trouver un autre moyen d'évasion, alors je sors mon écrin à livre et ouvre mes *Sutras*.

Maman récuré des casseroles à l'autre bout de la yourte pour me laisser respirer. Mais au bout d'un moment, elle finit par se retourner et, me voyant lire, dit de sa voix de conciliatrice, que j'adore autant que j'abhorre : « Qu'est-ce que tu lis, ma chérie ? »

Bien sûr, j'ai très envie de fanfaronner en exhibant fièrement mon bouquin, mais je me contente de murmurer d'un ton revêché : « Les *Sutras de la pierre d'or*. Je les ai trouvés à l'école. » Sauf que je n'ai pas le temps de finir ma phrase, car maman émet le même bruit que si quelqu'un l'avait poignardée à plusieurs reprises et laisse échapper l'assiette qu'elle était en train de nettoyer. Je la dévisage, et elle me dévisage en retour, abasourdie, affligée, tétanisée. Puis elle se laisse tomber à genoux, se plaque les mains sur le visage et se met à hurler comme un animal.

Ça me fait paniquer complètement. Elle se trouve à peu près dans le même état d'hystérie que moi il y a une demi-heure, sauf qu'elle n'a que moi pour l'aider, et que je ne suis pas très utile pour aider les autres, à moins qu'ils ne soient assaillis par une armée de maléficiarias. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je devrais faire. Je cours dans toute la yourte en jetant des regards éperdus aux objets qui m'entourent, et finis par lui remplir une tasse d'eau. Je la supplie de boire et de me dire ce qui ne va pas. Elle continue sa mélopée funèbre. Je soupçonne alors qu'elle ait été empoisonnée par le liquide vaisselle et j'essaie de détecter la présence de toxine, en vain. Je décide donc de jeter un sort de guérison à large spectre, mais je manque de mana, alors je me mets à faire de la gym pour en accumuler, et elle continue de

pleurer pendant tout ce temps. Je dois avoir l'air d'une vraie conne.

Maman finit par se sortir toute seule de sa détresse. Elle déglutit à plusieurs reprises, puis me lance : « Non, non. »

Je m'interromps, haletante, et m'agenouille devant elle pour lui saisir les épaules. « Maman, qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi ce que je dois faire. Je suis désolée. Désolée. » Je lui pardonne tout. Je lui pardonne de ne pas aimer Orion, je lui pardonne de m'avoir mise en garde contre lui, je lui pardonne de m'avoir forcée à me sentir mieux. Rien de tout cela n'importe face à cette crise ; elle est si bouleversée que j'ai l'impression que mon horrible sort à moitié rédigé a déjà commencé à faire s'écrouler le monde entier sous mes pieds.

Elle inspire lentement dans un gémissement, puis répond : « Non, ma chérie. Ce n'est pas toi. C'est à moi d'être désolée. À moi. » Elle ferme les yeux et me presse l'épaule alors que je m'apprête à répondre un truc inepte genre *non, tout va bien*. Puis elle reprend : « Je vais te le dire. Je dois te le dire. Mais je dois d'abord partir en forêt. Pardonne-moi, ma chérie. Pardonne-moi. » Elle se lève alors telle une vieille femme et sort sous les trombes d'eau.

Je retourne m'asseoir sur le lit et serre mes *Sutras* contre moi à la manière d'un ours en peluche, toujours dans un état de panique réprimée, que je ne parviens à juguler que parce que maman part sans arrêt en forêt et en revient en ayant fait le plein de calme, d'apaisement et de soins, alors une partie de moi s'accroche à l'espoir qu'elle va une fois de plus y trouver ce qu'elle cherche ; cependant, je n'ai encore jamais rien vécu de tel, et toutes les mauvaises choses qui me sont arrivées dans la vie ont toujours été de mon fait. Je suis à deux doigts de me mettre à pleurer quand elle revient enfin, une heure plus tard, complètement trempée, la robe collée à ses jambes comme des bouquets de mouchoirs en papier, le ventre et le visage couverts de boue, semblant être restée allongée à même le sol pendant un long moment.

Je suis si profondément soulagée de la voir que j'ai envie de la prendre dans mes bras, mais elle me dit alors « Il faut

que je te raconte maintenant », de la voix profonde et distante qu'elle n'emploie que lorsqu'elle exécute un arcane majeur : quand un sorcier vient la voir parce qu'il souffre d'un mal vraiment horrible, une malédiction terrifiante ou une maladie magique, et qu'elle lui explique quoi faire. Sauf que, cette fois, c'est à elle-même qu'elle donne des consignes. Elle me saisit les mains et les tient pendant un moment, puis elle m'abaisse la tête pour m'embrasser sur le front comme si j'allais partir, et je suis à moitié sûre qu'elle va m'annoncer qu'elle s'est trompée pendant toutes ces années, que je suis effectivement condamnée à accomplir la prophétie de mort, de ravages et de destruction qui pend telle une épée de Damoclès au-dessus de ma tête depuis ma tendre enfance, et que je dois l'abandonner pour toujours.

« La famille de ton père est issue d'une des enclaves de la pierre d'or, m'annonce-t-elle.

— Celles qui ont été construites avec les sutras ? » Mon murmure erratique n'a pas grand-chose d'une question. Je sais que les ancêtres de mon père, les Sharma, ont jadis vécu dans une enclave – une enclave antique de mana strict dans le nord de l'Inde –, détruite il y a deux ou trois siècles, durant l'occupation britannique. Les sutras de la pierre d'or sont des sorts en sanskrit très ancien, et je sais qu'ils ont été utilisés pour ériger un tas d'enclaves dans cette partie du monde, il y a des lustres. Alors c'est une coïncidence étrange, mais qui ne semble pas si dramatique. Malgré tout, je suis terrifiée : je sens bien que la suite va être absolument terrible.

« Les enclaves sont construites à l'aide de malia, me révèle maman. J'ignore comment ils s'y prennent, mais on peut le sentir, quand on est à l'intérieur. Toutes les enclaves, sauf celles de la pierre d'or. Ton père m'en a parlé.

— Mais donc c'est une bonne chose », dis-je d'un ton implorant. Je lui tends les *Sutras* comme une offrande. « Les construire ne nécessite aucun malia, maman. J'ai lu tout le livre ; je ne suis pas encore capable de lancer tous ces sorts, mais je suis sûre que... » Son visage se décompose alors qu'elle contemple mon ouvrage magnifique. Elle le survole



de sa main, et ses doigts tremblants s'en écartent légèrement, semblant rechigner à toucher cet objet ; puis elle serre le poing sans même avoir effleuré la couverture.

« Arjun et moi voulions construire une nouvelle enclave dorée, me révèle-t-elle. On se disait que si on parvenait à montrer à tout le monde un meilleur... » Elle s'interrompt et reprend, comme j'en ai l'habitude : elle rappelle toujours aux autres de ne rien expliquer quand ils cherchent à demander pardon, de ne pas avancer d'excuses à moins d'y être invités. « On voulait construire une enclave dorée. On voulait trouver les sutras », dit-elle alors, et je pense alors que je commence à comprendre, mais c'est comme si ma tête se retrouvait subitement emplie d'un bruit blanc envahissant. « On estimait que notre meilleure chance se trouvait à l'école, dans la bibliothèque. Ma chérie, je suis tellement navrée. On a jeté un sort invocatoire. On a invoqué les sutras, sans en payer le prix. »



## CHAPITRE 2

### Les jardins de Londres

« On pensait que ça n'avait pas marché, dit maman. On pensait qu'ils avaient simplement été perdus ou détruits. »

Je suis déjà retournée m'asseoir sur le lit, mes *Sutras* toujours serrés contre moi. La bonne réaction serait peut-être de les jeter au feu, mais, pour le moment, ils me semblent être la seule chose de l'univers sur laquelle je puisse compter.

Je ne sais pas encore si j'aurais préféré que maman me dise qu'elle avait changé d'avis sur moi et était désormais convaincue que j'étais condamnée à devenir mortellement maléfique. Je me prépare à ce verdict depuis mon plus jeune âge. Ça me briserait certes en mille morceaux, mais j'y suis conditionnée. En revanche, je ne suis pas préparée à entendre que maman a... que papa et elle ont... Je ne trouve même pas les mots.

Invoquer, c'est un peu comme réparer. Il existe une version basique de ce sort dans n'importe quelle langue, à partir de laquelle on brode en fonction de ce qu'on cherche et de ce qu'on est prêt à offrir en retour. On peut se servir d'un sort d'invocation pour obtenir à peu près tout ce qu'on peut désirer – y compris des victimes sacrificielles non consentantes –, tant que la chose convoitée existe. En revanche, il y a un prix à payer – généralement bien supérieur à la valeur marchande qu'un sorcier moyen estimerait

juste. Si tu minimises ton offre, que tu n'injectes pas assez de mana ou que ton sacrifice n'est pas assez important, alors tu perds tout ce que tu as investi et l'invocation ne fonctionne pas.

Il existe toutefois une autre manière d'en pratiquer une. Tu n'es pas obligé de mettre le moindre mana ni de fournir la moindre offrande. Auquel cas, si tu laisses une ardoise, tu offres absolument tout ce que tu possèdes, jusqu'à ta propre vie. Ou, en l'occurrence, tu risques de voir une personne impliquée passer une longue éternité à hurler dans le ventre d'une gueule-béante tandis que l'autre franchira seule les portes de la Scholomance et souffrira le martyre pour donner le jour à un enfant et l'élever.

Un enfant dont l'existence aussi fera partie de l'offrande. Cette poignée de cellules est tellement dépendante de ton corps que tu *peux* la sacrifier sans même t'en rendre compte. En faire *une âme chargée*, ainsi que l'a verbalisé mon arrière-grand-mère dans sa prophétie, hypothéquant la lignée depuis la naissance, un vaisseau n'attendant que d'être rempli d'un terrible pouvoir massacreur et accablé d'un horrible destin jalonné de meurtres et de ravages, histoire de contrebalancer ton idéalisme pur. Tout le monde finit par payer, dans le seul but que cet enfant puisse un jour gagner la chance, ou la mince éventualité d'une chance, de s'emparer dans la bibliothèque de l'école d'un exemplaire du livre de sorts que tu as réclamé, afin de réaliser ton rêve de générosité et de liberté.

Mes bras sont toujours refermés autour des *Sutras*, dont mes doigts parcourent machinalement l'embossage sur la reliure de cuir. J'ai toujours su qu'il s'agissait d'une aubaine, d'une chance incommensurable, ce qui m'a poussée à m'y raccrocher d'autant plus fort, sans jamais poser de questions. Et il s'avère à présent que j'en ai, en réalité, payé le prix toute mon existence, sans jamais avoir donné mon consentement. Je l'ai payé durant le pire moment de ma vie : quand je me suis retrouvée confrontée à cette gueule-béante dans la bibliothèque, celle qui m'attendait au bout des rayons

après que j'ai sauté pour attraper cet ouvrage sur son rayon. Le solde de la dette parentale.

D'une certaine manière, ça veut sans doute dire que j'ai eu le choix : je n'étais pas obligée d'affronter cette gueule-béante. J'aurais pu la laisser éliminer plusieurs dizaines de première année à la place. J'aurais pu rembourser le courageux emprunt de mes parents en faisant preuve de couardise et en faisant subir dix mille ans d'enfer à mes jeunes camarades, ce qui aurait suffi à rétablir l'équilibre. Au lieu de quoi, j'ai décidé de tout régler moi-même. Même si j'aimerais l'oublier, je ne peux m'empêcher de m'en souvenir, frissonnante de dégoût, la peau moite de répugnance. Une partie de mon esprit restera à hurler à l'intérieur de cette gueule-béante jusqu'à mon dernier souffle.

C'est pour ça que j'ai dit à Orion qu'on ne pouvait pas affronter Patience, pour ça que je ne m'imaginai même pas essayer. Alors... c'est peut-être pour ça qu'il m'a bousculée dehors. Parce que je lui ai dit qu'on n'en était pas capables, que *je* n'en étais pas capable, alors il s'est senti obligé de me sauver également. De cette horreur qu'il ne me pensait pas en mesure d'affronter. Si ça se trouve, cela signifie aussi qu'*il* faisait partie de l'ardoise laissée par mes parents.

Je baisse les yeux vers les *Sutras* dans mon giron, désormais payés au prix fort. Je les ai tellement aimés. Je me suis sentie prête à construire toute ma vie sur eux. Et à présent, même cela – mes plans d'avenir, mes rêves d'enclaves d'or – me semble relever davantage de l'héritage que de la volonté propre. J'aimerais me mettre en colère contre ce sentiment, il me semble que j'en ai gagné le droit.

Maman aussi. Elle se tient debout devant moi, comme en attente de mon verdict. Elle a l'habitude de dire que l'intention n'a aucune importance quand tu as réellement fait du mal à quelqu'un. Tu dois sincèrement t'ouvrir à sa douleur et à sa colère si tu veux faire amende honorable. Sauf que je ne trouve rien à lui transmettre. Papa et elle ne m'ont pas offerte en sacrifice à leur place : ils ont tous les deux payé

plus cher que moi, sans même avoir connaissance de mon existence.

Mais puisque je n'arrive pas à être en colère, je ne sais pas ce que je dois ressentir. Au fond de moi, je peine encore à y croire tout à fait. Je ne pense pas non plus qu'elle mente ni qu'elle invente tout ça ; simplement, j'ai du mal à admettre que maman ait pu faire une chose pareille. Elle m'a déjà blessée, mise en colère. Je l'ai harcelée la moitié de mon enfance pour qu'elle me place dans une enclave, ce qu'elle a toujours refusé ; elle n'était pas prête à cette compromission, même dans l'espoir de me sauver la vie, alors qu'elle serait morte pour me protéger. Mais elle ne peut pas avoir fait ça. Elle ne peut pas m'avoir mise dans la balance pour une invocation, sans que je lui donne mon consentement en connaissance de cause. Elle se serait plutôt arraché le cœur.

Ce qui est bien sûr toujours le cas, et c'est plus ou moins ce qui lui est arrivé, mais ça ne m'aide pas à faire du tri dans mes sentiments. Ce n'est pas parce que l'accident est dû à un problème mécanique et non humain que le camion ne t'a pas percuté ; sauf que, en l'occurrence, j'ai l'impression qu'une étoile a transgressé les lois de la physique pour s'effondrer sur ma planète et tout ravager.

Je finis par déclarer : « J'ai besoin de réfléchir. » Au sens littéral du terme. Je n'arrive plus à réfléchir. Je n'arrive pas à tirer de tout cela la moindre logique qui me permettrait de faire, dire ou ressentir quelque chose. Précieux émerge du petit nid qu'il s'est confectionné près de mon oreiller et vient se rouler en boule sur mon épaule, petite boule de réconfort qui ne m'est d'aucune utilité. Je n'ai pas besoin qu'on me réconforte. Je ne suis pas malheureuse. Je me sens juste perdue au milieu des montagnes sans la moindre boussole.

Maman prend ça pour un ordre. « Je vais à la douche », annonce-t-elle alors avant de sortir de la yourte. Je ne suis pas sûre de vouloir son départ, mais je ne peux pas non plus la rappeler pour lui demander de rester. Elle s'en va donc, me laissant seule.

Il pleut encore. La toile qui couvre le trou dans le toit a besoin d'être réparée : l'une des coutures fuit légèrement. Généralement, maman veille à ce que tout reste en état, mais, après tout, elle vient de passer les quatre dernières années à attendre de découvrir si sa fille unique allait survivre. J'observe chaque goutte épaisse enfler lentement jusqu'à dégringoler dans un tintement. Maman a dû passer la moitié de mon enfance à essayer de m'apprendre à méditer, à trouver ma paix intérieure. L'exercice ne m'a jamais trop réussi. À présent, je parviens à tenir une bonne demi-heure à fixer la fuite dans le toit, même si cela ne me procure aucune sérénité ; ma tête me semble pleine de bruit blanc, pas de calme absolu.

La puissance de l'inertie m'aurait sans doute permis de rester assise là un mois de plus, à essayer de découvrir le moyen d'éprouver quelque chose. Sauf que l'inertie n'a pas le loisir de s'implanter. « Donc tu restes vraiment assise là au milieu de nulle part, me lance une voix. J'ai failli ne pas la croire. »

Je mets un instant à comprendre que quelqu'un me parle. Personne ne venait jamais discuter avec moi dans la yourte. Si un visiteur passait la tête à l'intérieur et découvrait que maman était absente, il s'en retournait généralement sans s'adresser à moi, à moins d'avoir vraiment une urgence à régler, auquel cas il me demandait parfois où elle se trouvait ; je me contentais alors de rester délibérément muette jusqu'à ce qu'il s'en aille. Il me faut un moment de plus pour me rendre compte que je reconnais cette voix, et qu'elle appartient à Liesel ; puis, après une nouvelle pause, je finis par tourner la tête vers elle pour la considérer d'un air distant.

Elle se tient dans l'entrée de la yourte, les yeux rivés sur moi. La dernière fois que je l'ai vue, c'était il y a moins d'une semaine, aux portes de la Scholomance ; elle portait alors des haillons trop amples que l'on enfilait tous pour la remise des diplômes. À présent, elle semble presque en tenue de soirée, avec sa robe ajustée qui lui tombe aux genoux ; la partie du vêtement qui s'enroule sur ses flancs est constituée

d'un tissu squameux brillant comme de la nacre – j'ai vaguement conscience qu'il s'agit d'écailles d'amphisbènes, celles-là mêmes qu'Orion lui a offertes en échange de son aide pour ses devoirs de rattrapage. Elles sont bordées d'une fine croûte d'argent et de perles de malachite, sans doute un artifice de protection. Ses cheveux blonds luisent tel du métal poli ; ils sont plus longs de près de quinze centimètres et sculptés en ondulations anormalement parfaites qui se déversent sur ses épaules, comme sur les figures de mode des années 1940. Elle a gagné sa place au sein de l'enclave londonienne – c'est l'avantage, quand on termine major de promo –, et ils lui ont évidemment fourni assez de pouvoir pour s'attifer comme elle le souhaite.

Elle fait la grimace en chassant l'épaisseur de boue qui tente vaillamment de s'accrocher à ses chaussures d'un blanc virginal et entre me rejoindre. Elle regarde autour d'elle d'un air légèrement incrédule, qui devient un peu moins léger lorsqu'elle avise la fuite dans le toit. « C'est là que tu habites ? s'étonne-t-elle.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? » demandé-je au lieu de lui répondre. Au cours de la semaine écoulée, malgré l'ampleur de mon chagrin et de ma confusion, j'ai rapidement eu l'occasion de me rappeler les nombreuses raisons qui me poussaient à haïr cette yourte. Pour autant, je ne me sens pas de les confier à Liesel. Ce n'est pas que je la déteste : on ne *déteste* pas un rouleau compresseur, et ces engins peuvent même se révéler d'une utilité incroyable dans certaines circonstances, comme quand on essaie d'organiser l'exode de cinq mille élèves pour échapper à une déferlante de maléficiarias encore plus importante que d'habitude, ce dont elle s'est occupée pour nous tous. En revanche, on ne tient généralement pas non plus à avoir une conversation à bâtons rompus avec un rouleau compresseur, surtout quand on craint que celui-ci fasse demi-tour pour te foncer droit dessus.

« À ton avis ? me réplique-t-elle d'un ton irrité. Londres a des ennuis. On a besoin de toi. »



Je ne réponds pas directement, mais j’imagine que mon expression suffit à transmettre plusieurs de mes pensées primaires, à commencer par le fait qu’elle peut bien aller se faire cuire le cul ; je me demande néanmoins pourquoi Londres a des ennuis, en quoi ils peuvent avoir besoin de *moi* – je suis certes puissante, mais pas plus que l’une des enclaves les plus puissantes du monde – et ce qui a pu la pousser à croire que j’en aurais quelque chose à faire.

Liesel se rembrunit un peu mais daigne s’expliquer. « Celui qui a éliminé Bangkok a frappé de nouveau. Il s’en est pris à Salta et à Londres, le jour de la remise des diplômes, alors qu’on était en train de sortir de l’école. Salta a été complètement rayée de la carte – deux cents sorciers sont morts. Et la moitié des sortilèges qui protègent Londres sont tombés. Et toi, tu restes assise sous la pluie », ajoute-t-elle sans chercher à dissimuler son profond dégoût.

Elle réussit très bien à donner l’impression qu’il est parfaitement ridicule de ma part de vivre bien tranquille chez moi au lieu de surveiller de près les derniers événements touchant les cercles de sorciers internationaux. Si tu crains d’avoir loupé une information capitale, sache que les villes de Bangkok et de Salta vont très bien ; et si j’avais une télé à allumer, aucune chaîne n’évoquerait un quelconque désastre à Londres. Généralement, les enclaves naissent et meurent sans que les communs en aient la moindre idée. S’isoler du monde commun est justement tout l’intérêt de construire une enclave : ouvrir un bel espace abrité dans le néant empêche la réalité de te rattraper trop facilement ; ainsi, il est plus facile de fabriquer des artifices comme les spectaculaires robes-armures et d’éviter que des bestioles aussi déplaisantes que les malés cherchent à dévorer tes enfants.

À la décharge de Liesel, je dois bien reconnaître que la destruction d’enclaves à droite à gauche est une nouvelle d’importance considérable pour la plupart des sorciers, moi y compris. Je nourris nombre d’objections à l’encontre de tout ce système d’enclaves, et je me suis fermement opposée au fait d’en rejoindre une moi-même, mais ça ne signifie